

Le monde du dehors



Michel Hallet

Michel Halle

Le monde du dehors...

ISBN :

Dépôt légal :

© *Michel Hallet*

L'auteur de l'ouvrage est seul propriétaire des droits et responsable de l'ensemble du contenu dudit ouvrage.

Du même auteur :

***L'Ange et Lique ou le défi à la démo
crassie :***

Roman : 2007

On a tous des yeux pour regarder :

Roman : 2011

Derrière les volets clos :

Roman : 2013

Les petites filles abandonnées :

Recueil de poésies : 2013

Les silences de mes nuits :

Recueil de poésies : 2013

Les fables affables :

Recueil de fables: 2013

Côté tain :

Recueil de poésies : 2014

Flagrance :

Recueil de textes : 2014

Au pays des amblyopes :

Recueil de textes : 2014

Sommaire :

- Préface : le monde du dedans.**
- Le monde du dehors.**
- Condamné à naître.**
- Condamné à être.**
- Eh toi !**
- Le voyage du grégaire.**
- Les esclaves.**
- Le continent qui sombre.**
- L'échiquier des fous.**
- Le cirque des fous.**
- le puzzle déchiré.**
- Fais du feu dans la cheminée, je reviens chez nous.**
- Candidate 120.**
- J'accuse.**
- Une petite pensée pour Boris.**
- Le tribunal des encres.**
- Absurde.**
- Un nœud coulant pour une croyance.**
- Message d'Evi, le cimetière des fous.**
- Visite à Evi à l'asile des fous.**
- Le monde de la petite nuit d'Evi.**
- Le monde des fous.**
- Le cimetière des âmes.**
- L'injustice.**
- Quand la conscience des propres s'éveillera.**
- Qui donc fera choir ces tristes.**
- Tide is turning.**
- Le monde du dehors.**
- Conclusion.**
- Et demain peut-être.**



Préface

Le monde du dedans.

*Le puits de la vie des tristes est plein de rien,
Là, où s'accumulent les egos de chacun
Là où fourmillent les nombreux sauveurs vauriens
D'un monde en sauvant d'abord chacun le sien.
C'est ici le monde du dedans, un trou béant,
Pleins de connards qui se pissent dessus dedans.*

*La poubelle déborde il faudra la purger,
Rien pour autant, n'a été prévu pour traiter
Ces maladies congénitales contagieuses.
Le trop du monde dégueule ses heures pieuses
Sur lui-même comme sur un tas d'immondises.
Blindons le monde du dehors de ceux d'ici !*

*Le monde du dedans s'agrandit chaque jour,
Sans se fréquenter forcément, les égotistes
Côtoient à chaque instant les sombres égoïstes
Ceux du dessous croulent sous le poids du dessus,
Ils finiront écrasés, étouffés, noyés
Comme dans des chiottes, pour cela créées.*

*Leur souffle meure en silence de cimetièrre
Quand les autres leur somment de toujours se taire.
Le cri ne dépasse la frontière du vouloir
La douleur ne dépasse le mur du pouvoir
Un manque de quelque chose, ou de quelqu'un
Ne peut pas être bien pire qu'un trop de rien.*



Le monde du dehors :

***Ce n'est un monde tu, il faut le découvrir,
Un peu de volonté, au bout d'un vieux soupir.
Ce monde est pastiché par des faibles d'esprits
Pour abriter leurs morts ne logeant pas ici,
Pour des éternités qu'ils ne comprennent pas.
Alors, viens voir enfin ! Ils ne vivent pas là,
Je n'y vois ma mère, je n'y entends mon père.
Ah ces pâles croyants ! Ils créent un univers
Pour masquer leur crainte de n'être plus vivant,
Avec comme excuse d'y oublier des parents.***

***C'est un monde rempli de vides, là où traînent
Les pensées dévoyées des âmes dans la peine.
C'est un autre univers, miroir vide sans tain
L'opposé du monde du dedans des vilains,
Où s'entasse le sang d'antiques cartésiens
Qui peuplent la terre de bien trop de destins.
Des penseurs éthyles d'une époque passée,
Chantaient une terre plate et bien limitée.
Quand celui du dehors est trop vide de plein
Le monde du dedans est trop rempli de rien.***

***Qu'y a t-il au dehors qui attire le néant
Pour que des torturés s'y réfugient enfants.
Où est la frontière du hors et du dedans ?
Ce truc invisible, limitant les tourments,
Fil tordu sur lequel, je tente d'exister
Avant que de sombrer de cet autre côté.
J'ai tant flirté ce bord, qu'à la fin, j'ai chuté
Sans doute inconscient, que j'y pourrai penser.
Dans ce monde perdu, on n'enfouit ni oublie
Sa mère, son père pour singer une vie.***

*C'est un monde inconnu, à la fin du dedans
Où s'arrêtent les rues, les fleuves, l'océan.
Autour d'une terre qui était bien trop plate,
Avant que le dénie, au tout jeune Socrate,
Parménide, disant que c'était une sphère.
L'absurde inexploité construit ses frontières,
Le monde du dedans a vraiment tout perdu
Il rétrécit l'avis à un seul point de vue.
J'ai bien les pieds dedans et l'esprit au dehors,
Le sang-froid des âmes y suinte de tous pores.*

*Mais oui il existe, ce dehors imprévu,
Loïn d'un regard curieux, près des âmes bien plus,
Immatériel endroit, précipice insondable.
Sans y laisser trace d'un écrit sur le sable,
S'efface les mots tus, charriés par la houle
Reste les pensées qui se mêlent et se saoulent.
Où le corps vit vraiment, n'a beaucoup
d'importance,
D'où errent les esprits, viennent les délivrances.
L'essentiel est ici, surtout du tout ailleurs,
Il faut y venir là, y confier ses frayeurs.*

*Peu importe ce qui se passe sur la terre,
Le pire est à venir, tout y est à défaire.
Je voyais d'où j'étais cette boule en grand feu.
Une planète se consumant peu à peu,
Se mutile pour fuir le dictat de l'humain
Quand le jour s'épuise, à quoi bon un demain.
Je scrutais d'où j'étais comme une fin de vie,
Une vieille histoire qui se serait mal finie.
A boire la cruche, qu'elle va se vider,
Il sera trop tard pour encore regretter.*

*Il ne restera rien des pensées asphyxiées,
De ceux qui gouvernent cette terre exploitée.
Nous entendons dire que nos politiciens
Subiraient le dictat d'un esprit plus malin,
Espèce de diable qui leur dirait quoi faire,
Pour que les esclaves crèvent dans la misère.
Ici, je croise bien quelques fous comme moi,
Mais pas un seul mouton, ni berger je ne vois.
Les tarés sont si peu à s'égarer ici,
Qu'ils se reconnaissent en de très vieux amis.*



Condamné à naître :

*C'était une journée, une triste journée
Comme nous ne pouvons vraiment l'imaginer.
Elle n'était d'heures, ni du mois de février
N'avait pas sa place sur un vieux calendrier.
De secondes perdues, elle n'était pas comptée,
Une horloge amputée l'aurait désapprouvée.*

*Dans un vieux tribunal, un très vieux magistrat
Me sermonnait ferme de son bien trop long bras.
-Quel âge avez-vous donc ? Êtes-vous née
d'ailleurs ?
Conçu par la pensée, voulue de géniteurs ?
Êtes-vous enfin prêt pour un presto trajet
Pour qu'un seul dératé gagne à être bébé ?*

*La chose rabougrie, en triste position,
Osait enfin parler, prouver sa condition :
-Je ne me rappelle, monsieur de rien vraiment.
Comment se souvenir d'images d'un moment
Où je n'existe pas, même en tout petit être ?
Je ne vous parlerais, de rien... qu'en un peut-être.*

*-Si vous ne savez rien, pourquoi êtes-vous là ?
-Un esprit m'a raconté, un jour, c'est bien cela.
Tout n'est pas menterie, j'espère que c'est vrai,
Il faut bien préjuger des fuites des pensées.
Je ne serai le lien d'esclaves enchaînés,
Monsieur, je demande, à ne pas exister.*

*Dans ce vieux tribunal, ou un lieu ressemblant,
Un endroit affligeant, inventé surement,
Ceint de pierres noircies, de procès contrastés,
D'erreurs judiciaires dont celle-ci était,
Devant le magistrat vieilli et perruqué,
Aux doigts tellement longs, son index accusait.*

-Ce n'est vous qui jugeait, ni qui déciderait.

*Vous blâmez vos parents que vous ne connaissez.
-Je n'ai rien demandé, cependant je vais naître,
D'une étreinte d'amour, il s'entend bien peut-être,
D'un plaisir partagé, assurément d'ailleurs,
Pour moi déjà le pire et pour eux le meilleur !*

*Comme son jugement, était le magistrat
Il entendait sans ouïr, il ne m'écoutait pas.
Je me défendais fort, exposant ma volonté
De ne pas devenir, pour ne pas exister.
-Vous n'avez pas le choix, seul le vœu des parents,
Toujours ce fut ainsi, pourquoi changer le temps ?*

*Je n'écoutais que peu. Rien je ne comprenais
De ce qu'il me disait. Enervé, il piaffait.
Il menaçait de ce que je ne savais pas,
J'insistais dans mon non, il ne l'entendait pas.
Rentrant en colère, il violentait sa voix
À qui l'entendrait que je n'avais pas de droit.*

*Que je devrais vivre, décision de ceux-là,
Mes futurs géniteurs, la maman, un papa !
Je compris bien plus tard qu'on n'avait pas le choix.
Il prit lors le maillet, frappa si fort le bois
Que je devenais sourd avant de plus rien ouïr.
Il cria, cria : tu vivras, sans jamais rien le dire.*

*Quelle vile équité ! Je n'étais né déjà,
Victime d'une erreur d'ignobles magistrats
Qui entendaient plus fort ces deux adultes-là.
De ces premiers instants, moi je n'existais pas,
Pourquoi parler encor de ce premier instant,
Je voulais m'exprimer, je n'étais pas enfant.*



Condamnée à être :

Maman !

**Ne me fais plus souffrir, arrête de hurler,
Il ne fait beau dehors, ici je veux rester.
Je ne veux pas du jour, dans le noir je veux être,
Je n'ai pas demandé à être ni à naître.**

Maman !

**Je n'ai pas demandé à naître après neuf mois,
Je ne suis peut-être pas fait d'amour, ma foi.
Peut-être, ce soir-là, vous étiez même ivres,
Je ne veux pas qu'encore on me contraigne à vivre.**

Maman !

**Je ne veux d'un père qui veut jouer au papa,
Il aurait pu d'abord s'abstenir ce soir-là,
Et moins d'une maman qui va crier sa peine
A souffrir si longtemps et regretter la sienne.**

Maman !

**Il ne fallait pas me donner ces si grands yeux,
Ce que je ne vois pas encore est trop odieux.
Alors, tu m'en voudras, et m'en feras baver
Puis tu m'engueuleras pour un mauvais carnet.**

Maman !

**Je ne veux donner à des parents égoïstes
Du plaisir pour montrer maintenant qu'ils existent.
C'est toujours du bonheur la venue d'un bébé,
Nul ne m'a demandé si ça me convenait.**

Maman !

**Je mourrai un demain, ou bien plus tard,
qu'importe
Je veux mourir avant de traverser la porte.
Papa n'est ni dieu et moins encore une promesse
Je ne paierai pas mes demains avec mes fesses.**

Maman !

***Supprime-moi vite avant que vraiment je sois,
Ne cours chez la vieille tricoteuse qui boit
Je ne veux mourir par une aiguille émoussée
Voir ton corps mutilé qui se fait charcuter.***

Maman !

***Je ne veux pas être contrainte de choisir
Le choléra, la peste ou un con à élire,
Un pseudo dieu fou ou un autre en enfer
Entre travailler dur ou ne jamais rien faire.***

Maman !

***Ne m'oblige toujours à encor décider
Entre juste un avant ou plus loin pour clamser
Je ne veux pas d'un mec qui voudra me sauter
Quand je ne voudrais pas me faire caresser.***

Maman !

***Je ne veux pas être, par un vieux porc, violée
Ni être, d'un curé bien trop pervers, le jouet
Je ne veux pas être la même abandonnée
Qu'un pseudo dieu aura, dans un landau, oublié.***

Maman !

***Ne me fais plus souffrir, arrête de hurler,
Il ne fait beau dehors, ici je veux rester.
Je ne veux pas du jour, dans le noir je veux être,
Je n'ai pas demandé à être ni à naître.***



Eh toi !

-Eh toi ! Qui te cache tout au fond de la classe.

Viens là un peu me voir, Mademoiselle Zas !

Je souhaiterais te connaître et te parler.

-Non, je ne viendrais pas ! Je n'ai rien demandé.

Je n'ai pas demandé, par force, à fréquenter

Cet endroit rebutant, torture d'écolier.

-Eh mademoiselle ! Du respect s'il vous plaît !

-Je dis ce que je veux, à qui veut m'écouter,

Même si encore vous n'entendez plus rien !

Ramassez votre index ! Je ne vau ce dédain.

-Vous n'êtes pas ici de par ma volonté ?

Il me semble pourtant, jeune fille entêtée.

-Je ne peux accepter, madame insignifiante,

Que vous endoctrinieez une enfance hésitante.

Lâchez-moi pour vivre mon non-destin brisé !

Avant que j'explode mon cerveau mutilé.

Madame je vous hais, comme ce n'est possible

Jupitérienne en vain, vous en êtes risible.

Posez-vous la question ? Laquelle serait vraie ?

La vieille enseignante ou bien la jeune enseignée.

Regardez bien autour ! Cette classe est si vide,

Les élèves y sont absents ou translucides,

Des ombres discrètes que vous n'entendez pas.

La vérité est là, l'une de nous n'est pas.

-C'est une affaire qui commence mal vraiment !

Nous comprendre ! Je ne vois pas du tout comment.

Vous êtes une jeune gamine gâtée

Qui, enfin, n'entendait aucune autorité.

-Vous ne comprenez rien ! Ce n'est pas mon destin !

Si je n'existe pas, vous me parlez en vain.

Si je ne suis pas née, vous seule devisez,

**Sans doute un spectre usé qui aurait existé.
Vous seriez peut-être qu'une vile imposture
Qui ne proposerait que de graves censures.
Nous n'avons pas besoin de votre éducation,
L'emprise sur l'âme, nous vous la refusons.**

**Peut-être je suis là, contre ma volonté,
Emmenant la raison où est la vérité.
Habillée de folie, d'avoir trop réfléchi.
Fin de la discussion, tout n'est trop qu'infamie.
C'est une rébellion, une révolution,
Les enfants ont le droit de nier vos injonctions.**

**-Mademoiselle Zas, dans quel état vous êtes ?
Attention, vous perdez assurément la tête,
Vous allez trop loin, on ne parle pas ainsi
A une enseignante dévouée qui vous instruit.
Vous devez le respect à ceux qui vous éduque
Vous ne pouvez traiter Charlemagne d'eunuque.**

**-Ma petite dame, ou ce qu'il en paraît,
Ce n'est l'enseignement qui est à rejeter
Mais ceux qui se donnent le pouvoir d'enseigner
Avant de connaître s'ils en sont éprouvés.
Je ne veux pas du tout de cette éducation
Qui nous est inculquée par des petits trouffions.**

**Mais qu'importe vraiment que je sois ou pas née,
Les enfants égarés devraient pouvoir rêver.**



Le voyage du grégaire :

***Pourquoi le virulent d'un monde populaire
N'a que les ambitions de marcher sur ses pères
Pour atteindre plus haut, l'Eden des affamés,
Dans l'égoïste univers, où vivent les ratés.***

***Lui, l'humain vaniteux, aveugle aux vérités,
Regarde, jaloux pour toujours les convoiter,
Ses frères semblables déjà le dépasser,
Il est bien affligeant de le voir s'enfoncer.***

***Pourtant, un beau matin, il partit par la route
Non pour Compostelle, ni non plus pour Beyrouth,
Mais pour un long chemin qui mène nulle part,
Vers ce lieu caché ne devant rien au hasard.***

***Par les campagnes nues, loin de quotidiens bruits,
Il suivit, sans pensée, les vies d'hypocrisie,
Vers ces endroits vidés du sang neuf des aînés
Partis aménagés, en villes surpeuplées.***

***Tous les chemins vont à Rome disent certains,
Ici, il ne menait pas plus loin qu'à demain.
Demain était bien là. Après une journée,
Plus une âme humaine, plus rien à regarder.***

***La voie rétrécissait, le trajet escarpé
Devenait bien plus ardu maintenant à grimper.
La civilisation semblait déjà mourir.
Au loin, en bas, brillaient les ultimes soupirs.***

***Une sombre impression bizarre s'installait.
Par devant, il semblait que le chemin délaçait.
Un coup d'œil rapide sur l'arrière dévoilait
La nature riche qui retissait sa toile.***

Le chemin nouveau ne se distinguait seulement

*Qu'à quelques enjambées d'un pas plus court et lent.
Il ne pouvait tenter, plus bas, de retourner,
Le décor changeait en une scène bouchée.*

*Une végétation épaisse et malveillante
Gênait une vision voilée et décadente.
Vers le sommet une intention l'attirait
Sans que la conscience ne puisse démentir.*

*Il avait l'impression de lentement marcher
Dans une fermeture éclair, qui se déliait
Devant le pas fourbu et, aussitôt passé,
Derrière, après chaque foulée, se ragrafait.*

*Les nuées bien basses de l'incompréhension
S'accrochaient aux pentes raides, les conditions
Humides de l'endroit infiltraient les habits,
La peau lactescente et l'imaginaire aussi.*

*Après d'éternelles minutes de grimpée,
La fatigue gagnait et le corps s'épuisait.
Il lui semblait malgré tout s'approcher enfin
D'un bout de ciel d'azur arraché au destin.*

*De la résolution, cela lui redonnait,
De l'horizon lointain, enfin il s'approchait.
Les brumes humides, denses, s'effilochaient
Comme le temps, absent de l'endroit, décrochait.*

*Des petits cris lointains s'échappaient du devant.
Le chemin s'évasait pour devenir plus grand.
Il ne s'élevait plus, il s'évadait plus clair,
En un irréel bien moins dense, loin d'une frontière.*

*Dans ce brouillard fluide moins épais,
S'ébauchaient,
Des formes bestiales au loin, plus ou moins gauches.
Elles paraissaient sortir d'un rêve sans sommeil,
La réalité était enfin dans un réveil.*

*Un spectacle effarant se dessinait devant,
Plus terrible face à un regard hésitant.
L'histoire impensable déployait sa vérité,
Le coup était violent, il n'osait plus regarder.*

*Il jeta un coup d'oeil sur son passé récent,
La fermeture éclair, comme précédemment,
Continuait de relier indubitablement
La végétation pour effacer ses tourments.*

*Rien ne le rassurait dans ce qui l'entourait,
Derrière un hier gommé, devant un demain laid.
Les silhouettes mutaient en humains essoufflés,
Plus idiots que sont des animaux entêtés.*

*Ces bêtes s'évertuaient, en une file indienne,
A suivre une illusion vide quoiqu'il advienne.
Les moutons étaient donc satisfaits d'en finir
Comme tous les frères qu'ils avaient voulu fuir.*

*Tout ce beau monde était tiré par le pouvoir.
Il s'écarta, d'autres étaient pressés de voir
Comme ils ne seront pas restés dans une histoire.
Il rentrait dans le rang, sans vraiment le vouloir.*

*Il ne percevait pas grand-chose vers l'avant,
Tous cheminaient au pas sans connaître vraiment,
Pourquoi ils étaient là, suivre ceux de devant,
Pour aller où d'autres ont décidé avant.*

*Lui, l'humain animal orgueilleux arrogant,
Percevait un autre monde dorénavant,
Plus de végétation, une nature morte,
Tout était devenu désert de tout en sorte.*

*Un plateau nu d'où ne se voyait la frontière,
Un plateau trop vide écrasé par la lumière,
Il commençait à voir le devant raccourcir,
Mais ne déchiffrait pas encore où en finir.*

*Puis sans rien comprendre, il fut enfin premier.
Devant un abîme, sans qu'il posa le pied,
Il chut, bousculé par un bien plus ambitieux
D'en finir ici sans avoir ouvert les yeux.*

*Le piège s'était clos bien au-dessus des têtes
Tout se refermait là, le gouffre gardait l'être,
Pour que personne ne se souvienne jamais
Des arrogantes gens cupides à oublier.*

*Sans considérer où il posait le sabot
Pour atteindre l'éden cupide des nabots,
Il avait retrouvé ses pareils si égoïstes
Au fin fond de l'oubli, au pied du précipice.*

*Le châtime est dur, la justice avérée
L'irrévocable fin n'est une panacée.
Il en tombe chaque seconde des milliers,
Ces tristes humains sont déjà tous des oubliés.*

*Rien ne sert de s'offrir un glorieux patronyme
Quand on est du monde du dedans anonyme,
Chacun finit ici, qui a cru à un dieu
Ou pire à un pseudo politique pas mieux.*



Les esclaves :

**Il y eut, dans un passé pas si loin oublié,
Des grands qui abusaient de petits habitués
Qui travaillaient pour un petit bout de pain,
Et dormaient, épuisé, sur un gros tas de foin.**

**De nos jours, existent toujours, très loin des yeux,
Des pseudos séditieux qui pensaient être mieux.
Ils ne sont qu'esclaves n'assumant leur destin,
Laisant aux despotes, leurs attristés demains.**

**Ils naissent asservis, dès leur premier instant,
Et manifestement même peut-être avant.
Ils meurent inconnus de tous, surtout d'eux-mêmes,
Sans avoir choisi le chemin qui les emmène.**

**Ils ont, comme d'autres, confié tous leurs demains
Au système qui les fait croire citoyen.
Ils se satisfont de cette vie façonnée
Qui fait pour chacun des avenir décalqués.**

**Les premiers jours de vie, animaux prisonniers,
Ils ingèrent le lait d'une mère plagiée.
Ils sont tous astreints aux éveils forcés pour être,
Il faut qu'ils soient déjà prêts à faire paraître.**

**Ils sont comme d'autres ont décidé pour eux,
À subir l'outrage, l'éducation des vieux.
Ils sont de bien petits êtres disciplinés,
Marionnettes clonées d'un créateur altéré.**

**Ils vivent comme tout être, sous une lame
Des tourments, suspendue au-dessus de leur âme,
Jouet des vicieux tristes qui, tous, les manipulent
Pendus à l'aiguille d'une vieille pendule.**

Ils sont guidés vers la fin d'un déshonneur

***Comme beaucoup pareils, oubliés de bien des leurs.
Ils vénèrent un dieu qui va les abuser,
Quand on a le pouvoir, pourquoi donc se gêner.***

***Il est beau le petit rebelle, tels ses mêmes
Il parle de ce qu'il n'est, utopie je t'aime.
L'animal qu'il est, fut vêlé dans une étable,
Et oublié sous un marbre...simple grain de sable.***



Le continent qui sombre :

***Je voyais ébahi, en témoin silencieux,
Sombrier en un néant ce monde nébuleux,
Raccourcir en île, un trop vieux continent
Qui s'efface au milieu d'un profond océan,
Sous le poids indécent de ces tristes votants.
L'Atlantide à côté ne serait qu'incident.***

***Il ne restera donc que l'écume des mers
À coiffer les vagues, l'eau n'est pas rancunière.
Elle enfouira le mal, pas une cicatrice,
Où elle s'est fermée, tout redevient si lisse,
Pour qu'on oublie vite qu'au bas fond de l'océan
Git, vite abandonnée, l'âme des indigents.***

***Le continent coulait bien plus rapidement,
À croire qu'il n'était sans aucun fondement.
D'un bout de l'univers, dans un grand désespoir,
Le bleu trop pur du ciel s'égaré dans le noir.
Les petits cris aigus de tous ceux qui trépassent
S'étouffent dans une souffrance qui s'efface.***

***Il aurait fallu un très grand nombre d'hercules
Pour stopper les excès d'un monde si crédule
Pour que cet avenir soit vraiment différent.
Mais le poids indécent des navrants gouvernants
Qui nagent pour sauver d'abord leur triste vie,
Ecrase tant d'autres qui se meurent sans bruit.***

***Il est triste de voir disparaître en ce néant,
Dans un abysse qui engloutit tout dedans,
Le rien qui n'existe et le trop n'existant pas,
L'enfant qui vient d'être et le demain qu'il n'aura.
Demain la mer d'huile ne se rappellera,
De ce vieux continent et des hommes plus là.***



L'échiquier des fous :

*Ici est le dedans, d'un échiquier usé
Aux blanches et noires cellules essoufflées,
Où gisent tant de gens qui se sont faits sucés
Par un monde arrangé qui veut tout dévorer.
Les cases sont minées, le damier est brisé.
Les effluves âcres d'une guerre passée,
Sont les souvenirs qui restent des sangs versés.
Au fond des oubliettes, sous les cases vidées
Morts et presque vivants, sont enfouis sous la terre,
Le combat fut rude, violent et si sévère.*

*A qui profitent donc les combats des hideux ?
Les deux qui se défient se pensent être dieux ?
Soi-disant de bas cieux où règnent les pervers.
Les soldats pions partent pour mourir à la guerre
Protégeant les nobliaux, restés très loin derrière.
Bien des siècles après, en un même univers
C'est toujours les mêmes qu'on envoie au boucher
Protégeant le mentor, jusqu'à une mort vraie.
Le flot rouge des sangs s'étale sur le champ
Recouvrant du damier, les carrés noirs et blancs.*

*Tout respire la fin, c'était un vrai foutoir
Ce monde du dedans, devient un lent mouvoir.
Pour autant les nantis érigent des frontières
Pour que nul ne s'enfuie, autre part qu'à la guerre
Accumulant ici du sang et de la sueur,
Les misères des morts et bien d'autres d'ailleurs.
Les fous décapités, les deux tours sont détruites,
Chaque côté, a des troupes blessées en fuite.
Les morts ne seront pas demain ressuscités
Comme les deux vieux cons l'avaient bien annoncé.*

*Hors de la frontière c'est le vide et le néant,
C'est ce que nous disaient les tarés d'enseignants
Pressés par les tyrans de cacher le soleil
Pour que de plus jeunes ne voient pas son réveil.
Chaque matin nouveau, le terrain est remis*

*Pour d'autres batailles de frères ennemis,
Pour plus de sang encor sous des pas fatigués.
Des nombreux premiers pions s'y seront égarés
Courageux invités aux pires des galères,
Quand les rois couronnés à ces plaisirs s'affairent.*

*La bataille, perdue pour chacun, laisse encor
Des relents de colère envers les chefs de corps,
Contre ces commandeurs qui gardent le pouvoir
En envoyant au feu les premiers blancs et noirs
Pour qu'ils raflent devant, des balles pour mourir.
Quand est-ce que ceux-ci voudront-ils en finir,
Avec cette autorité, enfin se rebeller,
Pour qu'elle aille devant, pour crever mitrailler ?
Il n'est pas courageux de demander à d'autres
De crever en ce lieu à la place des nôtres.*

*Je suis du mauvais bord à ne plus regarder
Où la vie végète quand elle s'est vidée,
D'où je me suis exclu tant je fus dégouté.
Du monde des dehors, le tableau est trop laid,
Les tristes jettent nos descendants asservis
En présents, à ces pauvres égoïstes nantis.
Demain sera prison des espérances vaines
Les élus vivent au crédit chaque semaine.
Ceux qui ne sont pas nés se devront d'acquitter
Les plaisirs des élus pas vraiment concernés.*

*À l'image du jour, il ne faut pas se fier
Ce matin, l'échiquier voit ses pièces rangées.
Ce monde aseptisé semble presque parfait,
Chaque chose est ici, à sa place posée.
Je n'ai pourtant rêvé, je suis sûr que la nuit
S'affolent les combats pour des hontes oubliées.
Demain je brûlerai cette vue hypocrite
Il faut assurément qu'enfin elle nous quitte.
Les nuits doivent, aussi la quiétude, trouver.
La scène ne sera plus qu'un ancien chantier.*



Le cirque des fous.

***Il est installé sur la place du village,
Un grand chapiteau sans toile montre les cages
L'armature paraît solide et bien ancrée
Les artistes sont là pour nous émerveiller.
Ce jour-là pourtant, rien n'est comme à chaque fois
Une ambiance bizarre écrase de trop l'endroit
On sent bien que quelque chose se passera
A croire que les gens étaient là pour cela.***

***Déjà, les numéros, tous ensemble, s'engagent
Dans un compliqué et énorme cafouillage
Les voltigeurs zélés s'élancent insolents
Lâchent l'engin pour les bras du porteur confiant
Les mains glissent sur les bras, sur les avant-bras,
Sans même réussir à crocher un seul petit doigt
L'artiste s'éclate six bons mètres plus bas,
Sur un sol en pavé, pas prévu pour cela.***

***Tout près se bidonnent, les clowns qui nous
gouvernent
Voir choir ces personnes sous les vieilles lanternes
Leur donne le cran d'un rire bien indécent.
Ne vous inquiétez pas, c'est là, bien rassurant.***

***D'un coup, la cage en fer des fauves se disloquent
Tel en Castille, un château de cartes baroque.
Dans un grand capharnaüm, tous ces féroces
fauves,
Quelques temps hébétés, rapidement se sauvent
Ils se jettent sur les plus petits affolés
Venus au spectacle pour se faire dévorer.
Le dresseur sent un bout de cuisse déchirée
Par la gueule avide d'un tigre trop pressé.***

Les jongleurs de face se lancent les massues

*L'une, puis d'autres leur échappent des mains nues
Pour aller fracasser la tête de gamins
Assis au premier rang, attentifs pas sereins.
Les cerveaux déchirés pissent leur avenir
Par un crâne éclaté pour déjà mourir.
L'âme fuit comme de l'eau d'un seau éventré,
Le sang recouvre la honte des rescapés.*

*Dans un coin, les clowns, protégés des éléments,
Ricanent bêtement, tels des diables enfants.
Le spectacle plaît à ceux-ci pour le moment.
Ne vous inquiétez pas, c'est là, bien rassurant.*

*D'enflammés objets jetés par d'autres adroits
Finissent sous les estrades faites de bois
Embrasant la charpente nue de ce qui n'est
Qu'un bûcher comme celui de tristes anglais,
Pour des dizaines de Jeanne encor pucelles
Brûlant vives en des cris stridents et irréels
Sur la vieille place de Rouen sur le marché
Condamnées par cochon l'évêque de Bauvais.*

*S'élancent de jeunes acrobates si beaux,
Sautant sur un trampoline pour aller haut
Puis, retombent près du voltigeur éclaté,
A côté de l'engin, sur les pavés usés,
S'écrasant comme des baudruches battues
Sur une terre pas mieux, de sang revêtu.
À quatre mètres du sol encor suspendu,
L'équilibriste sur son fil aussi a chu.*

*Les deux clowns hilares se bidonnent encore
Une transe de plaisir secoue tout leur corps
Le spectacle est d'une tristesse pour autant.
Ne vous inquiétez pas, c'est là, bien rassurant.*

*Les chevaux énervés du bordel engendré
Se libèrent d'une cravache et des étriers,*

**Et éjectent au loin les belles écuyères
A moitié-vêtues et qui retombent par terre.
Les chevaux baveux encore bien plus excités
Piétinent tout ce monde désarticulé.
Ils ruent violemment tels des animaux sauvages
Amplifiant plus les maux de ce sanglant carnage.**

**La scène, de loin, ressemble à l'apocalypse
Le sang se mélange aux pleures, le temps s'éclipse
Les cris aigus se mêlent aux rugissements.
Le tableau devient noir et tellement violent.
Des artistes blessés, estropiés agonisent
Quand d'autres presque morts sur le sol rougi
gisent
C'est le déclin final, induits des incapables
À maîtriser le temps devenant impalpable.**

**Ils n'en peuvent plus, les élus bien maquillés
Leur vil comportement devient trop outrancier.
A côté d'eux, Guignol est un artiste géant.
Ne vous inquiétez pas, c'est là, bien rassurant.**



Le puzzle déchiré :

***Ici est le dehors d'un puzzle bien trop grand
Où la vie du dedans bouge éternellement.
Chaque pièce coupée voit son contour bouger
Pour épouser d'autres, pas bien mieux profilées.
Les premières à choir sont celles sur les bords,
Ne pouvant s'accrocher à un autre décor,
Pour ne pas s'éteindre en un monde inconnu,
Là où les frontières ont gardé leur vertu.***

***Pièce perdue je suis, sans doute d'autre jouet,
Qui ne traînera plus au milieu de l'objet,
Au cœur du pouvoir, là, où s'écrit le succès,
Quand chaque morceau fait le sujet illustré.
Le monde se construit en un puzzle géant,
Quelques fois, au-dessous, la colère des gens
Soulevait un morceau du patchwork déchiré
En coutures usées pour crier et s'exprimer.***

***Les cadavres exquis rejettent en colère
Le toit de leur prison du fond d'un cimetière
Pour retrouver enfin un rayon de lumière,
S'exprimer et dire les douleurs d'un ulcère,
Crier aux descendants, la honte qu'ils avaient
De les voir se noyer dans la facilité.
Si ils s'étaient battus c'est pour qu'eux vivent mieux
Alors qu'ils oublient les leurs pour un bout de ciel
bleu.***

***Ils se déplaçaient entre les pièces saignantes
Perdus au beau milieu des fumées irritantes,
Des pleutres résistaient encore sur le champ
Ils sautaient à pieds joints dessus les morts vivants
Pour qu'ils perdurent sous le décor déchiré.
-Eh les morts ! Taisez vos paroles déplacées
Vous n'avez aucune leçon à nous donner,
Vous vous êtes trop tus quand vous étiez spoliés.***

Le spectacle était d'une tristesse à crever

*Au-dessus, vivaient ceux, qui, encore souffraient
Au-dessous les oubliés bannis se révoltaient,
Pour qu'on les écoute. Alors, fort ils criaient.
Les vivants et les morts qui en bas habitaient,
En société décadente, cohabitaient
Les premiers n'écoutaient rien du tout de ceux-là
Ceux-là, transparents se refusaient au trépas.*



Fais du feu dans la cheminée je reviens chez nous.

Désolé Jean Pierre de plagier Ferland.

**Des gens meurent ici, il fait si froid dehors,
Mais dans leur maison vide c'est bien pire encore.
Des indigents crèvent sur nos trottoirs salis
Chaque nuitée, d'autres gens risquent leur survie.**

**Mon amie, la vie est un vaste champ de guerre,
Ne te retourne pas ! Tout n'est plus que misère.
Le monde est une immense bataille d'égoïste
Où chacun ignore où l'esprit malin existe.**

**Le fleuve a repris ses toutes jeunes années
Pendant mes lèvres sont bleues et si gelées.
Le printemps n'avive que le précieux décor,
L'âme n'a retrouvé la couleur du remord.**

**Mon amie, allume un feu dans la cheminée,
Je reviens au bercail, le cœur bien trop glacé.
Il fait si froid ici, partout il fait trop froid
L'individualiste vit tout près de chez toi.**

**Je reviens au bercail avec tous mes bagages,
A moitié négligé, complètement sauvage.
Je reviens au foyer, j'ai bien peur qu'à l'année
L'hiver s'installe ici pour glacer les idées.**

**Mon amie, mon amie, je suis tout chamboulé
Je ne veux pas être tout seul à supporter
Cet hiver de pensées, ces cagnards éprouvants,
Le chaud et puis le froid en un ultime instant.**

**Même en enfer gèle le diable et ses amis
Il a même neigé au Brésil ce midi
Les pôles voient fondre leur désert de banquise
Même quand le ciel est bleu, il pleut à Venise.**

*Ma mie, allume un grand feu dans la cheminée,
Je reviens au logis, le cœur bien trop brisé
Il fait si noir ici, partout il fait trop noir
Le rat égoïste s'affiche sur son miroir.*

*L'hiver est à l'envers, ne reviens pas dehors
Le monde est chamaillé, il fait si chaud alors,
Et malgré tout, le cœur des gens gèle en dedans
Qu'est-ce qui se passe, mais qui ne se comprend ?*

*Ma mie, allume un très grand feu dans la
chaumière,
Je reviens t'embrasser, le cœur est en lanière
Le monde se meure, dans un grand froid d'hiver
Pourtant, pourtant, nul besoin d'un grand pull-
over.*



Candidate 120

-Candidate 120, votre tour s'il vous plait ?

-Présente !

-Avez-vous préféré un des textes ?

-Oui, oui ! L'éducation chemin de réussite.

-Allez mademoiselle, ne traînez pas... vite.

L'éducation le chemin de la réussite :

*Si je me fie à ce que je vois ce beau jour,
Une rombière, devant moi, sans un atour
A peine plaisante et qui va me juger,
La question a déjà des réponses sensées.
Une bavasse trône indument, bien altièrè
Deux marches au-dessus de bien trop de misère
Pour exercer encore une tutelle arbitraire.
Sur une crédule et juvénile pubère.*

*Cette femme juge ma piètre prestation
Pour me condamner ou pour une probation.
Si c'est vraiment cela : réussir un destin,
Je préfère amputer le bout de mes deux seins
Pour ne pas sustenter l'éphémère gamin
Pour qu'il ne grandisse entre vos sales mains.
Et finir esclave, d'autres bien plus malins.*

*Elle est belle à souhait la vieille préceptrice
Elle se prend à jouer une pseudo-actrice
Vêtue de vieux collants qui cachent les varices
Pour ce seul jour de gloire, où enfin elle existe.
La vieille gourde a le pouvoir de calciner
L'avenir encombré d'un candidat pas doué.
Et sur quel critère, elle tuera les demain
D'un même qui aura perdu tous ses moyens.*

*Ma mère heureusement n'eut à vous écouter,
La bonne madame dans votre état frustrée*

*Je reste persuadée que si elle avait su
Elle aurait bien serrées ses cuisses d'ingénues
Pour que je ne sois pas, devant vous, survivante,
Triste bonne femme à la poche résonnante.
Elle aurait arraché le regard de vos yeux,
Que vous ne salissiez mes demain si hideux.*

*La réussite comme je vous vois, madame,
Veuillez bien m'excuser, vous êtes un beau drame
J'ai envie de vomir mon et votre passé.
Que je ne voudrais pas encore répéter.
Non, non ! L'éducation, despote éducation
N'est certainement pas le chemin de raison
Pour la réussite reconnue par ces tristes,
Ce serait contraire pour celui qui existe.*

*Si les clones d'esprit sont signes de succès
Je me préfère être unique et ignorée
Je choisirais seule le chemin de ma vie,
Sans n'en référer à quiconque me défie.
Madame, maintenant, je stoppe mon propos,
Je n'ai rien à dire qui ne serait de trop.
Encore un petit conseil, choisissez un parfum
Qui n'incommode pas vos affligés voisins.*

*-Eh bien jeune fille ! Je me reconnais bien,
Quelle belle envolée, dans vos alexandrins.
Mais si vous permettez, demoiselle agacée
Je suis plus ouverte que vous ne le pensez.
Comment garder l'esprit libre de probité
Pour vos justifiés arguments, bien apprécié ?
J'ai bien envie en fait d'un jugement probant,
Votre saine audace, vaut un bon jugement.*

-Madame, madame ! Vous ne comprenez rien

*Je ne suis pas ici pour chiner un chagrin.
Que j'aimerais être le miroir qui vous montre
Un très vieux truc qu'on cache tant on en a honte.
Un truc ridicule qui se pense quelqu'un,
Qu'on planque dans un coin et qu'on égare en vain.
Réveillez-vous dame, gardez votre intention
Je ne suis venue que pour cette humiliation.*



J'accuse !

Désolé Emile de plagier encore Monsieur Zola.

J'accuse,

***Les tristes de ne plus vous regarder des yeux,
Jeunes, belles dames et vous les vieux messieurs.***

J'accuse,

***Ces gens du pouvoir de détruire les demain
Des enfants qui n'auront plus d'avenir serein.***

J'accuse

***Ces monstres que vous avez chèrement élus
De penser plus à eux qu'à nos tristes vertus.***

J'accuse

***Ces vils potentats de corrompre le pouvoir,
Par incompetence à ne plus rien prévoir.***

J'accuse

***Ces énarques faibles, d'être encor plus cons
Que l'indigent qui dort sous leur doré balcon.***

J'accuse,

***Ces futiles élus de vivre à vos crochets,
Afin de vous faire croire que vous serez.***

J'accuse,

***Ces despotes, de nous endormir d'illusions,
Pour masquer d'éhontées viles mystifications.***

J'accuse,

***Tous ces si beaux parleurs de beaucoup trop parler
Et tout faire pour nous empêcher de rêver.***

J'accuse,

***Ces minables qui font croire que nous n'avons,
Que deux mains, la droite et une autre, côté gauche.***

J'accuse,

***Ces petits esprits de se croire intelligents,
Alors qu'ils ne sont là que des insignifiants.***

J'accuse,

***Les jours d'être plus noirs qu'une trop longue nuit,
De vivre une histoire que trop vite j'oublie.***

Ils ont dû uriner dedans, c'est plus aisé

De vider la vessie, qu'une vile pensée.



Une petite pensée pour Boris.

***Monsieur personne, je t'écris ce petit mot,
Que tu ne liras pas, tu as bien trop d'égo.
Tu n'as jamais de temps pour les petites gens.
Je viens de recevoir mes papiers d'indigents,
Pour dormir au-dehors, libre comme le vent,
Somnoler à tes pieds près de ton logement.
Tu nous as tout volé, nos moments effacés,
Le toit de ma maison, mon petit jardinet.
J'irai te combattre le monsieur de personne,
Aussi les beaux parlants pour qui le glas résonne.
Contre tes baptisés de soi-disant élus,
Comme toi ignoble sans aucune vertu.***

***Je n'osais engager cette vilaine guerre.
Je ne suis pas venu sur terre pour la faire.
Il faut te le dire, ce n'est pour te fâcher,
La sentence est tombée, je vais t'éliminer.
Tu as pris mon âme et tout mon riche passé.
Demain, de ma maison, je serai expulsé,
Alors, je partirai parcourir les chemins,
Te retrouver enfin ainsi que tous les tiens.
Je mendierai ma vie sur les routes de France,
Je dirai aux gens de Bretagne et de Provence,
Refusez d'écouter et refusez d'obéir !
Ils ne sont ni des rois ni même des messires.***

***Depuis que je suis né, tu m'as dépossédé,
De toutes lumières, de leurs exquis bienfaits.
Jeune, j'ai lu l'espoir, aujourd'hui tout est noir,
Les demains s'embrument pour certains chaque soir
Pour que tu subsistes à d'autres plus nombreux,
Gosses des mensonges et des petits envieux.
Tu n'as pas besoin d'enfants pour vous multiplier
Chaque jour des connards veulent vous imiter.
Tristes images qui voulaient bien nous parler
Je suis sourd de bien trop vous avoir écouté.***

***Je vois subir les miens et pleurer des printemps
Mon âme a tant souffert, faut payer maintenant.***

***Monsieur de personne, sombre et triste vicieux
Rien ne sert que tu t'en remettes à tes dieux.
Un jour il faut partir, prépare tes bagages,
Avant qu'un enragé te refile la rage.
S'il faut botter un cul, j'irai botter le tien
Pour que tu nous quittes et que tu partes bien loin,
Préviens tes gens d'armes, si je reste à tes pieds
Sous ton si haut balcon, c'est pour te fustiger.
Pour t'expulser enfin, je n'ai pas d'autres armes,
Seulement des peines et de bien grosses larmes.
Ils peuvent tirer pour soulager mon tourment
Brûlant l'esprit de vos si vils comportements.***



Absurde ...

*Hier, au soir, j'ai fait une conne rêverie :
Je suis assis derrière des barreaux, la nuit,
Des barreaux en acier, quasi indémontables,
Je suis là, sans doute pour des mots pitoyables.*

*Je suis derrière un mur, du mauvais côté,
J'entends dehors des gens, tout un monde chialer.
Dans la rue, paraît s'ébrouer, un peuple en
tourment.
Il me semble ouïr le pas d'âmes en mouvement.*

*J'approche la croisée, bien trop haute pour voir,
J'approche le plumard, plus près, cradingue et noir.
C'est mieux, sur la pointe du pied, du bout des yeux,
Je perçois déferler des humains silencieux.*

*De l'autre côté, la rue est noire de gens,
Comme si chacun voulait être bien vivant.
Jamais, je n'ai vu autant d'inconnues personnes
A croire qu'en prison, il n'y a plus un homme.*

*Mais que se passe-il donc de l'autre côté ?
Pour que tant décampent et la ruelle dévalent.
Partent-ils enfin pour aller faire la guerre ?
Je veux bien comprendre, je vais briser le verre.*

*Je doute franchement qu'ils aillent au combat,
Je suis trop seul ici, nul pour sonner le glas.
Et cette fenêtre qui peine à s'entrouvrir.
Sans doute encore pour me faire souffrir.*

*Je n'attends pas longtemps, un esprit plus courtois
Fracasse le verre, avec un bout de bois.
Je peux là m'exprimer, en équilibre instable.
J'hèle ces étourdis et si peu abordables.*

« Où allez-vous donc, si tristes obéissants

*A marcher au pas vers un demain ragoutant ?
-C'est notre châtement, il faut aller plus loin,
Jusqu'à l'usine de croquette pour les chiens.*

*- A ce point ? -Monsieur, les chiens ont pris le
pouvoir
Depuis la nuit, ils nous ont jetés dans le noir.
Ils nous ont remplacés ! Ils nous disent grégaires,
Nous devons les nourrir, remplir leurs frigidaires.*

*-Ils n'ont peur de manger un peu de votre foie !
-Nous sommes vraiment en bonne santé, ma foi !
-Ce n'est pas terrible ! De la viande pas tendre
De croyants et votants impossibles à vendre.*

*Pauvres imbéciles, je vais vous délivrer !
Venez vite briser tous ces barreaux celés !
-Ils vont nous mordre au sang si on n'obéit pas.
-De toute façon, vous ne vivrez longtemps ça.*

*Vous êtes vraiment con, je m'en doutais déjà,
Au connard qui marche, je préfère mon chat
Quand je vous vois, suiveur tel chez Roger Walters,
Je préfère chaton à vous les vieux grégaires.*

*Faire de la pâtée de la viande d'humain,
Je ne goûterai cette pitance de chien,
D'autant que vous ne semblez très appétissant
Avec ce que vous mangez de médicaments. »*

*Ah revanche du temps ! Voir se faire bâfrer
Ces grandes gueules, par des bêtes oubliées,
Etaient-ce des bêtes qui se sont révoltés ?
Peut-être des humains, en chien mal habillé !*



Le tribunal des encres :

***C'était un dimanche matin, pluvieux, je crois,
Ils étaient nombreux quand ils sont venus chez moi,
Ces flics despotiques et obéissants aux voix
Cognaient trop fort sur la porte d'entrée en bois.
-Allez ! Ouvrez ! Ouvrez c'est la police des livres !
Que se passe-t-il donc que je ne sois plus libre ?***

***Voici pourquoi je suis là, ce jour d'aujourd'hui,
Au tribunal des bien-pensants, chez les soumis,
Devant cette cour, peut-être une basse-cour.
Du côté où je suis, la salle est presque vide,
Seule, derrière une barre, visage livide.
L'autre côté, les postichés étaient nombreux.
Pourquoi je suis ici ? Je ne le sais pas mieux !
-Madame Lamain, est-ce de vous ce livret ?
Il montrait le monde du dehors, imprimé !
-Mais comment pouvez-vous avoir ce manuscrit ?
Il n'est pas fini et il n'y a de copie !
-Cela ne vous regarde ! Allez, répondez !
-C'est le livre sur lequel j'ai tant travaillé !
-Bien madame, il est, depuis ce jour interdit
Nous avons, sur tous vos ordinateurs, détruit
Tous les fichiers qui parlaient plus ou moins de lui.
-Mais vous n'avez le droit d'empêcher mes écrits !
La liberté d'écrire où est la liberté ?
-Madame ! Il est depuis des lustres prohibés
De vendre des livres qui parlent rébellion,
Qui disent comment faire une révolution.
-Pour les éditer, je m'en étais aperçu,
Pour les vendre c'est encore bien plus ardu.
Les éditeurs, ce n'est de la littérature,
Des tartines de mots beurrés de confiture
Pour faire croire aux peuples qu'ils lisent des livres
Qui les leurrent dans les illusions qui enivrent,
Pour qu'ils lisent des mots qui ne font que plaisir,
Mais qui nourrissent ceux qui ne veulent les lire.
-Nous ne sommes pas là pour discuter de ça,
Mais de ces torchons que vous écrivez je crois.***

*Vous rendez-vous compte qu'un enfant qui lit ça
Peut presque à ses parents réclamer des dommages,
Qu'il peut demander à l'état des avantages !
On n'a pas le droit d'abrutir nos chérubins
-Vous m'accusez d'abêtir ! Ce monde est malsain !
Je pensais que la télé et ses émissions
Abrutissaient beaucoup plus filles et garçons,
Ces jeux informatiques sont plus dangereux
Qu'un écrit qui tente d'ouvrir des petits yeux.
-Madame ça suffit ! C'est vous que nous jugeons
Nous allons vous poursuivre pour la corruption
De l'esprit de notre jeunesse intelligente.
-Mais de quel droit dresser cette oppression
pesante ?
-Du droit, que vous refusez clairement d'élire !
Ceux qui ne votent, n'ont que celui de rien dire.
-Je n'y crois pas ! C'est vraiment le monde à
l'envers !
Voter pour choisir la peste ou bien la misère !
Ce n'est un choix, un plébiscite à l'ineptie !
-Bon ! Au lire de ce torchon, cela suffit !
Au vu du danger que des lecteurs subiraient,
Nous vous interdisons d'écrire sur papier.
-Mais comment comptez-vous vraiment m'en
empêcher ?
-Nous couperons vos deux mains si vous insistez !
-Mais j'écrirai avec mes pieds, crierai encore !
-C'est une image madame, une métaphore !
Mais si vous insistez, nous vous internerons,
Chez les dingues, ce sera pire qu'en prison.
Vous reconnaissez vous-même, être cinglée,
N'est-ce pas ! C'est dans vos écrits, je l'ai noté.
-C'est une expression, seulement des mots écrits,
Rien de plus monsieur le juge... des mots écrits.
-Mais vous avez le choix, l'asile ou bien... la corde,
C'est un sérieux avantage qu'on vous accorde.
-Vaut-il mieux mourir par l'esprit ou par le corps ?
Je n'y crois pas ! Mais pincez-moi je rêve encore.*

-Arrête, tu fais mal, chéri, cela fait mal ?
-Tu demandes à être pincée, pas banal ?
-Quel cauchemar encore ! Quel rêve à la con !
Une histoire, qui me parlait de pendaison !
-Dis ! Quand rêves-tu donc ? Avant... ou bien
maintenant ?
-Que veux-tu dire ? Que je rêve en ce moment !
-Tu ne sais plus ce que tu vis, ni où tu vis,
Tu ne sais plus qui tu es ma petite Evi,
Réelle, irréaliste, mais où poses-tu ton pied ?
Es-tu toujours ma seule raison d'exister ?



Un nœud coulant pour une croyance...

***Une corde ballote aux souffles invisibles,
L'ultime instant s'égare et devient insensible.
Le refrain des oiseaux se sera bientôt tu.
Pour une éternité, le rideau sera chu.***

***-Vous m'avez condamné à mourir simplement,
Comme une sorcière, vous des petits vivants,
Des vivants ! Des croyants ! Vous si nombreux
d'ailleurs
Que je dévisage sans même de rancœur.***

***-Je vous plains largement, vous, vous qui vouliez
être,
Vous condamnez des gens avec tant de peut-être,
Condamnés pour l'appel à une rébellion,
Contre vos croyances, vos tristes religions.***

***-La religion n'est que l'expression d'un pouvoir,
Après la mort pourtant, ce sera un trou noir.
Le pire c'est que vous pensiez avoir raison,
En prônant les dictats d'invisibles croûtons.***

***-Rien ne sert de croire pour que soit la raison,
Homme te présument, pose-toi la question ?
Et si l'esprit était, une œuvre de faiblesse,
Pendouillant haut et court aux sorties de la messe !***

***-Quand tout finit enfin, il n'y a vraiment rien
S'il suffisait croire, pour vous faire du bien,
Alors, en silence, enterrez vos errances.
La contagion ne doit pas toucher l'indigence.***

***-Ne croyez pas en ceux qui courtisent le noir
En des promesses dont le fruit ne peut se voir.
Quand vous ne serez vivants vous serez bien morts.
Vous cachez bien votre mère en ce vieux décor.***

**-Le sincère est dans la liberté de penser.
Et même si on ne peut tout appréhender,
Nul besoin d'un avis aux questions sclérosées,
Qu'elles restent vaines d'expressions engendrées !**

**-On ne peut cacher ce qui ne s'explique pas
Par le mot d'un penseur qui ne l'est vraiment pas.
Même pour les êtres qui sont en Cartésie,
Le doute ne tient sur le pourquoi de la vie.**

**-Qu'est donc la vérité ? Pas celle de bien d'autres !
Un creux de conscience, si caché par les vôtres,
La croyance qui fait, boire n'importe quoi
Qui laisse l'éthique en une gueule de bois.**

**L'esprit ne peut saisir ce qui est en limite.
Il y voit des avis abusifs bien trop vite,
Un moyen de pallier ce qu'il ne peut saisir.
Il peut parader, le drôle a tant à s'instruire.**

**L'intelligence ne peut pas tout déchiffrer,
Le vide est là, tout près, nul ne peut expliquer
L'extrême profondeur du gouffre du supplice
La croyance masque l'importance du vice.**

**Ce que l'être humain ne connaît, est peut-être,
Bien plus d'un centuple de ce qu'il dit connaître.
Pauvre humain, ce n'est pas parce qu'il peut penser
Qu'il sait, il ne sait rien, il te faut bien l'avouer.**

**Haro, aux orateurs, vieux bourreaux refoulés !
Ils ne torturent que des esprits ébranlés
Imposant des avis à ne se révolter
Aux pendus des arbres qui vont se fracasser.**

**Pauvres dégénérés exigeant le pouvoir
Mais pourquoi, pouvez-vous réclamer le vouloir ?
Il n'est pas aisé de contraindre sa pensée,
Et pourtant celles des proches vous l'exigez.**

*J'ai l'impression qu'enfin vont vite s'écrouler,
En ruines fumantes, après s'être penchés,
En fin inattendue, les clochers d'infortune,
Pour avoir confié aux vilains votre fortune.*

*La corde ballote aux souffles invisibles,
La dernière minute devient insensible.
Le chant des oiseaux sera bientôt oublié.
Pour une éternité, le rideau est tombé.*

*Je ne fus condamné que par ces vils croyants,
Qui se pensaient si beaux et si intelligents,
Ils ne trouvaient pourtant où était Cartésie
Sur le globe brisé du monde de la vie.*

*Ce n'est pas possible, je ne peux pas admettre,
Le monde vraiment si cruel, qu'ils veulent promettre
Aux descendants pas nés qui n'ont rien demandés
Non, il faut reprendre, les fusils désarmés.*

*Non, il faut retourner au front de la bataille
Pour taire les croyants, pour enfin qu'ils s'en
aillent.
Il faut aller fesser ces petits pingouins tristes
Condamner tous ces criants pour ne plus qu'ils
existent.*

*Blessé le corps ne tait la voix qui porte au loin
Le message de l'esprit qui pleure un destin.
Le mot du martyr s'écoute longtemps plus,
Que les longs sanglots qui pleurent le disparu.*



Message d'Evi, Le cimetière des fous.

***Quand je vous quitterai pour ne plus revenir
Je ne serai plus obligé de vous mentir
Je ne veux joindre ma mère au cimetière
Ni même ailleurs où je devrais encor me taire.
Les cimetières sont pleins de ces habitants
Qui, dans les mémoires, ne sont du tout vivant.
Je préfère finir dans l'asile des fous,
Seul abandonné et bien isolé de tout
C'est un suicide que je n'ai pas décidé
Sur la détente, c'est vous qui avez appuyé.
A vous voir j'ai vraiment bien envie de crever,
Dans mon histoire vous ne pouvez exister.
Que je meure avec vous ou ici enfermé,
L'important est peut-être d'avoir existé.
Vous parlez trop encore de tous vos morts
Que vous n'avez rencontré même sur un port,
Alors que vous les avez trop vite oubliés
Dans un tiroir fermé, jamais dépoussiéré.***



Visite à Evi à l'asile des fous :

**Dans cette bâtisse, vieille, comme une guerre,
Elle est sise ici depuis bien plus longtemps qu'hier,
Espèce d'être humain marchant au pas si lent
D'un animal au cerveau rongé qui attend,
Qui attend chaque jour que demain soit pareil
Bourrée aux médocs, telle une petite vieille.
La conscience emprisonnée dans ces murs épais,
Elle fut condamnée sans avoir été jugée
Par des proches exaspérés des dires vrais.
Voilà ce qui advient quand on dit la vérité
Aux épouvantails à moineaux déshabillés
D'une mode si ancienne que nu, fait distingué.
Et pour combien de temps devra-t-elle se taire
Ne plus communiquer qu'avec un réverbère ?**

**Le monde appartient aux vilains qui l'ont volé
Pour sévir où ils sont en toute impunité,
Dominer l'homme fragile dès sa jeunesse,
Voler le demain du bébé avant qu'il naisse.**

**Ici, le temps s'éparpille si lentement
Que personne n'a envie d'exister vraiment.
Le silence des morts, à ouïr, est trop bruyant
Tu te regardes dans le miroir du néant.
Ne s'y mire plus aucun souvenir passé
Es-tu bien certaine un jour d'avoir existé ?
Tu ne peux le savoir, la conscience endormie.
Tu es là entre quatre murs...si décrépis
Si épais, indécents, oubliée d'un monde oublié
Auquel tu ne manques même plus, égarée.
Tu vis une vie bien trop tranquille à te taire
N'existant qu'entre les repas à ne rien faire.
A ne plus rien lire, à ne plus rien écrire,
Et surtout sans aucune vérité à dire.**

Le monde appartient aux vilains qui l'ont volé

*Pour sévir où ils sont en toute impunité,
Dominer l'homme fragile dès sa jeunesse,
Voler le demain du bébé avant qu'il naisse.*

*Tu es devant moi si on peut le dire ainsi
Le visage, tel celui d'un pantin, blêmi
Le regard plus vide que le fond d'un puits tari
Les cheveux en bataille hirsute d'une nuit
Où le sommeil est bien plus pesant que du plomb.
Tu vas où tu ne sais plus et où nous allons
Sans quitter l'endroit plus surveillé qu'une geôle.
Sans rien pouvoir faire que la raison étiole.
La camisole enserre bien plus les pensées
Qu'un corps mutilé complètement atrophié
Liée au dos pour que tu ne puisses t'exprimer
Le cerveau redevient vide de ses pensées.*

*Le monde appartient aux vilains qui l'ont volé
Pour sévir où ils sont en toute impunité,
Dominer l'homme fragile dès sa jeunesse,
Voler le demain du bébé avant qu'il naisse.*

*Rien ne sert de voir dans la glace fatiguée
Le tain n'a le courage de rien refléter.
Tu as dû subir une atrophie du cerveau
Pour laisser s'échapper ta vie au caniveau.
Mon chien au moins remue la queue quand il me voit
Tu n'as, à me souvenir, plus aucun émoi.
Belle enfant à la démarche d'un tout petit vieux,
Qu'as-tu donc fait pour que ce ciel ne soit plus bleu ?
Vêtue seulement d'un voile noir discret
Qui ne donne même pas l'illusion d'un secret
Tu égrènes là ta jeunesse au bon vouloir
Des tyrans qui veulent exister dans le noir.
En fait ce sont bien tous les fous qui sont dehors
Et toi je ne peux plus te protéger alors.*

Le monde appartient aux vilains qui l'ont volé

*Pour sévir où ils sont en toute impunité,
Dominer l'homme fragile dès sa jeunesse,
Voler le demain du bébé avant qu'il naisse.*

*Ici se fait le cimetière des vivants
On meure quand ainsi on est inexistant
Ici errent les dépouilles des âmes trop nues
Qu'on ne distingue pas, qu'on n'entend pas non plus
Comme tous ces soldats de plomb marchant au pas
Partis faire une autre guerre à Guernica
Sur le blanc fatigué d'un plafond bien trop bas ?
Pauvre Picasso les fous ne se peignent pas.
Evi ! Pauvre Jeanne, tu échappes au bûcher
A Cauchon aussi, mais pour ici t'étouffer
Demain je reviendrai pour libérer ton corps
Qu'aussi tu rejoignes le monde du dehors.
Demain, je reviendrai pour libérer ton âme
Qu'aussi tu redeviennes une belle dame.*

*Le monde sera pour tous les cinglés du ciel,
Ils écriront dans le bleu avec des mots de fiel,
Libérer l'homme fragile de sa jeunesse,
Dorer le demain du bébé avant qu'il naisse.*



Le monde de la petite nuit d'Evi.

*Dans ce monde perdu de la petite nuit,
Elle voyait le jardin des printemps refléuri.
Et même dans les ténèbres les plus meurtries,
Elle distinguait bien les tout petits lapins gris.
C'est le monde fatigué et secret d'Evi,
Le monde qui fait rêver les mots alanguis
Pour qu'ils ne parlent de rien, en paix retrouvé,
Que du bleu d'un azur pur d'un regard fermé.*

*La mélodie douce des humeurs endormies
Berce les ombres démasquées de la folie,
Pour qu'ils se fondent au plus profond de la nuit.
Puis la musique se mélange, et s'ehardit
Tout devient moins compréhensible, plus confus,
En brouhahas de fêtes foraines, touffus,
Embrouillant le calme des matins fatigués
Jusqu'à ce que déraile la raison blessée.*

*-Maman, maman, viens-là ! L'avion va s'écraser
Maman, maman vois par la fenêtre fermée
Dans le fond du jardin, il va se déchirer !
-Calme-toi Evi, je suis ici ma poupée !
-Maman, maman, l'avion, au sol, va se détruire,
Le bruit fort de métal strident qui se déchire
Qui se tord me fait mal aux oreilles, maman.
Les mains crispées ceignent la tête fermement.*

*Elle ne pouvait plus supporter tout le bruit
Infernal des maux qui se réveillent ici.
-Maman, j'ai trop mal à la tête ma maman,
J'entends des gens gémir, d'autres mourir dedans
Maman, maman, il y a des marteaux furieux
Qui cognent dans ma tête, j'ai trop mal aux yeux
Maman, maman je voudrais mourir près de toi
Calme-toi Evi, maman est là... calme-toi.*

***C'est le monde d'Evi,
De souffrance et de délire.
Un monde dur, sincère,
Là, pas d'hypocrisie !
Mais qu'est-ce qu'ils ont fait de toi Evi ?***



Le monde des fous.

***Mais gamin dans quel monde vis-tu, le soir ?
Toi qui te voiles les yeux pour ne rien voir,
Il n'y a presque, que quand la nuit est tombée,
Qu'il devient enfin possible de regarder.***

***Dans ce monde des fous, où pissent les prières
Quand le garçon adultère trompe sa mère
En regardant une jeune fille pas mieux
Qui, elle, a trompé son père, bien trop vieux.
Vois ce qui ne se voit par un œil averti !
Ecoute les morts enfouis et sourds à nos nuits !
Use-toi à tenter de comprendre l'invisible
Jusqu'à redevenir un animal sensible.***

***Mais gamin dans quel monde vis-tu, le soir ?
Toi qui te voiles les yeux pour ne rien voir,
Il n'y a presque, que quand la nuit est tombée,
Qu'il devient enfin possible de regarder.***

***Regarde au fond des longues nuits insatiables
Il y reste encore des mots bien agréables.
Il te faut partir de ta raison qui trahit,
Retrouver enfin les autres morts endormis.
Pas les morts vivants, ceux qui marchent si bien
droit
Qui n'ont pas plus d'esprit que le chien qui aboie.
Branle-toi tous tes neurones, enfin oublie
Que la raison de vivre, n'est qu'une lubie.***

***Mais gamin dans quel monde vis-tu, le soir ?
Toi qui te voiles les yeux pour ne rien voir,
Il n'y a presque, que quand la nuit est tombée,
Qu'il devient enfin possible de regarder.***

Ne te plains pas d'être derrière ces barreaux

*Qui te coupent enfin du monde des normaux
Ces personnages sont vraiment beaucoup de trop
A se croire être intelligents, les bobos.
Vomis à penser à tous ces obéissants
Qui pensent qu'une vie se dessine en suivant
D'autres serviles animaux qui se croient dieux
Et bêlent quand leur avenir n'est plus radieux.*

*Dans le monde des fous,
Les aliénés ne sont pas les plus dingues.*



Le suicide des âmes...

***Demain, je partirai, pour ne plus revenir
Je serai là encore pourtant, à souffrir,
Près de vous, visible seulement de vos yeux,
Mon âme se sera dissoute en autre lieu,
Pas bien loin du monde du dehors, c'est certain.
Mon moi ne peut plus se supporter, pas serein,
Il se fuit pour apaiser mes maux, transparent,
Rien ne sera plus comme c'était dans le temps.
Devant vos yeux sera un être pitoyable,
Convenant à défaut d'être très convenable.***

***Je partirai pour toujours, bien loin de ton toi
Pour dissoudre mon moi en un si loin endroit,
Loin des croyants maudits et des votants soumis,
Loin de tout ce qui trop brille et bien trop reluit.
Je serai votre triste ami et compagnon,
Comme vous aimez qu'il soit, chat par ses ronrons
Qui soulagera vos dépassées opinions
Puisqu'il n'y a qu'elles, en vos faibles raisons,
Bien plus près de ma fin et apaisé enfin,
Quand se dilue ainsi le sucre du destin.***

***Je partirai tranquillement, sans un regret,
Je suis tout près de vous et me vois vous quitter,
Sans me retourner, sans même un dernier regard.
Un jour, il faut partir et surtout pas trop tard,
Fatigué, apaisé, et presque imperméable
Usé de supporter tout cet insupportable.
Demain ne sera plus un demain, une fin,
Seulement la mort lente d'une âme en déclin.
Je laisserai cette apparence translucide,
Quand, au cimetière, des âmes se suicident.***



L'injustice.

***Ici on cloître les fous sans qu'ils soient jugés
Ici on salit l'âme pour que la rumeur
La condamne au silence à la perpétuité,
Ici la vie ne se décompte pas en heure.***

***Ici est l'autre côté du miroir brisé
Quand il ne montre rien du tout à regarder,
Ici, n'est plus ici, mais un autre monde
Un gouffre abyssal que plus personne ne sonde.***

***Ici, saigne le temps, pour qu'il dure longtemps
Sans que personne ne le décompte vraiment
La pendule a censuré l'aiguille dorée
L'heure y sera ainsi la même pour jamais.***

***Ce monde sans souffle qui masque la misère
Des âmes endormies en un faux cimetière
Ce monde sans cœur ici cache la lumière
Pour que le regard ne rencontre une prière.***

***Allez viens Evi, viens retrouver tous les tiens
Ne te fais pas prier, tu ne risques plus rien
Regarde autour de toi, il n'y a plus un chien
Pour te barrer la porte qui ouvre sur demain.***

***Viens Evi, la justice des hommes est là
Elle a depuis Clovis retrouvé une voix,
Tes juges ne sont plus là ni les barrières
Partis en un monde futile et éphémère.***

***Evi, viens, suis-moi ! Ton ciel redeviendra bleu
Ton regard a bien besoin que parlent tes yeux.
Les pénitenciers sont réouverts depuis hier
Chacun retrouve ici un peu de sa lumière.***

*Evi, je vais enfin me consacrer à toi
Tu retrouveras tes humeurs tues d'autrefois.
J'espère de nouveau aussi entendre ton rire
Ta gouaille perdue au fond du moi retentir.*

*Tu pourras plus tard de nouveau parler d'amour
Tu pourras aussi plus tard de nouveau écrire.
J'oubliais ma fille qu'ils t'avaient pour toujours...
Couper les doigts et la langue pour te punir.*



Quand la conscience des propres s'éveillera...

Désolé Pierre...de plagier Corneille...

**Les oubliés du dehors, pour ravoïr la lumière,
Quittent leur décor avec ceux des cimetières.
Ensemble ce petit groupement avance,
Et porte au-devant une énergique confiance.
Nous partîmes très tôt, quelques-uns décidés,
Puis par d'autres renforts des hommes dégoûtés,
Nous étions beaucoup plus que l'on pouvait compter
Arrivant au plus près, du pouvoir les sommets.
Tant, à nous voir marcher avec un tel visage,
Les plus épouvantés reprenaient du courage !
Aussitôt arrivés, certains furent cachés,
Dans les banlieues oubliées où nul élu n'allait.
Le nombre du reste, à chaque heure, augmentait
Brûlant d'impatience, avant d'aller chasser,
Il se couche à terre, sans ne faire un seul bruit
Passant un grand moment d'une si belle nuit,
Patientant sans bruit, les autres firent de même,
Et se tenant terrés, aidant au stratagème.
Du fait des astres, pleut cette sombre clarté,
Enfin avec l'aube, montre la vérité.
Encore protégés, des flics et de l'armée,
Les tristes s'échappaient avec l'agent volé.
On les laisse passer, tout leur paraît tranquille,
Point de rebelle ici, point autour de la ville.
Notre profond silence abuse leurs esprits,
Ils n'osent plus douter d'être enfin interdits.
Nous nous levons alors, et tous en même temps
Poussons jusques au ciel tant de cris si piquants.
Les autres, à ces cris, des alentours répondent.
Ils étaient si nombreux, les troufions se confondent,
Ils s'arrêtent tout net à demi descendus,
Avant que de se battre ils ne comprennent plus.
Tous allaient combattre, mais surpris à revers.
Des frères se toisaient, révoltés, militaires.
Toutes les rues étaient investies de barrières.**

*Avant qu'un se batte, il se confond en prières.
Au risque de perdre, gloire, pouvoir, monnaie
Tous les tristes se ruent, jettent les forcenés,
Pour tous les protéger, en face du danger.
Laisser l'argent ici leur donne des vertus
Stoppe leur panique, et les rend plus ardu.
Ils s'organisent pour protéger la déroute
Quitte à ce que bien des leurs souffrent sur la route.
Nous allions de tous bords encourager les nôtres,
Faire avancer les uns et soutenir les autres,
Engager les nouveaux, les pousser à leur tour,
Nous ne pouvions savoir jusqu'au nouveau du jour.
Puis enfin la clarté montre notre avantage.
Les tristes élus voient, et perdent le courage,
En voyant un renfort qui nous vient secourir,
L'ardeur de la survie cède aux peurs de mourir.
Ils partent si piteux, en de si beaux coupables,
Poussant jusques aux cieux des cris épouvantables,
Disparaissent en silence, et sans considérer
Les richesses qu'ici ceux-ci abandonnaient.
Les tristes des deux bords s'étaient évaporés.
Ne restaient dans les rues nous et les recrutés.
Il n'y avait plus les usurpateurs d'élus,
Enfin ici l'homme retrouvait ses vertus.
Plus jamais des hommes pervers n'abuseraient
De ses autres pareils pour pouvoir exister.*

*Enfin, un peuple avec des idées bien pures,
Sans droite sans gauche, la nouvelle aventure
De l'humain ne reste qu'un minable discours,
Une aube nouvelle naît, s'ouvre un nouveau jour.
Les usurpateurs de tous côtés vont souffrir,
Les jeunes décideront de leur avenir.*



Qui donc fera choir ces tristes ?

Merci HubertFelix

**Qui donc fera choir ces tristes qui nous dirigent ?
Marre de voir toujours les mêmes qui s'érigent.
Qui donc fera choir ces tristes qui nous dirigent ?**

**Petit, dès que tu nais tu n'as le choix de vivre,
Le bourreau de ta vie est encore un peu ivre.
Il a dit : tu seras comme tes vieux, pas libres !
Certains, croient aux illusions d'un prophète enfoui,
D'autres, aux tristes se voyant élus à vie,
D'autres jouent au casino aux pingouins bandits.**

**Qui donc fera tomber ces tristes qui décident ?
Marre d'ouïr toujours les mêmes qui nous suicident.
Qui donc fera tomber ces tristes qui décident ?**

**Petit, dès que tu grandis, tu es mis en laïc,
Le bourreau de la vie est encore éthylique.
Il a dit : tu iras à l'école publique !
Certains pensent que public est pour tout le monde !
C'est celle de ceux qui ne peuvent fuir la honte,
Celle des banlieusards des parents qui décomptent.**

**Qui donc fera choir ces tristes qui nous dirigent ?
Marre de voir toujours les mêmes qui s'érigent
Qui donc fera choir ces tristes qui nous dirigent ?**

**Petit, quand tu grandis, tu n'as le choix de vivre
Le bourreau de la vie est complètement ivre
Il a dit, ta fac sera celle qui enivre.
Certains, croient que c'est l'huis de la notoriété,
Non, c'est pour que tu sois chez Leclerc engagé,
Où maman fut caissière d'Helmer dépravé.**

**Qui donc fera tomber ces tristes qui décident ?
Marre d'ouïr toujours les mêmes qui nous trucident
Qui donc fera tomber ces tristes qui décident ?**

*Petit, quand tu grandis, tu n'as le choix de vivre
Le bourreau de ta vie te donne le droit d'être ivre
Il a dit : t'uniras celle qui va te suivre
Certains croient que c'est la liberté de la vie
Non, ces princes ténébreux ont caché, la nuit,
Leur fille dotée pour ne pas qu'elle te suit.*

*Qui donc fera choir ces tristes qui nous dirigent ?
Marre de voir toujours les mêmes au prestige
Qui donc fera choir ces tristes qui nous dirigent ?*

*Petit, dès que tu vis, tu n'as le choix de vivre.
Le bourreau de ta vie est cochon qui s'enivre.
Il dit : tu bosseras tel bagnard pour survivre.
Sous le bâton d'un sot au diplôme pas sain,
Certains croient que tu dois accepter ce destin
Dis merci à celui que tu as cru, en vain.*

*Qui donc fera tomber ces tristes qui décident ?
Marre d'ouïr toujours les mêmes qui nous trucident
Qui donc fera tomber ces tristes qui décident ?*

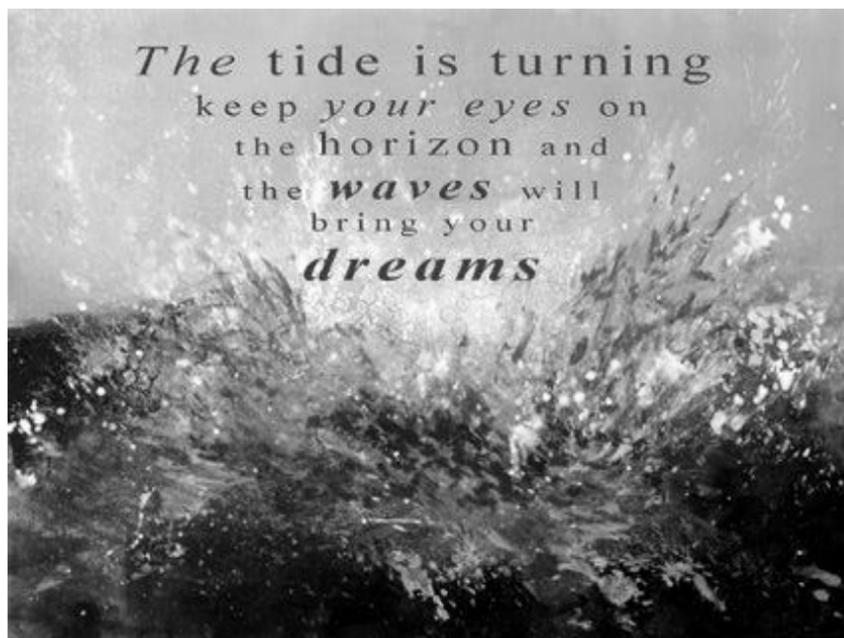
*Petit, quand tu vis, tu n'as choix que de subsister
Ton bourreau est ivre aux Bermudes pour narguer
Il t'a dit : tu seras usé pour continuer.
Certains pensent qu'il est normal de partager
Mais les criants ne partagent leur vie de rentier.
Ils feront de leurs fils cancre, des protégés.*

*Qui donc fera choir ces tristes qui nous dirigent ?
Marre de voir toujours les mêmes au prestige
Qui donc fera choir ces tristes qui nous dirigent ?*

*Quand tu seras usé, plus le choix de les suivre
Tu seras plus vieux dans un fauteuil à survivre
Dans la maison close tu ne peux plus les suivre.
Certains croient qu'il est normal de jeter ses vieux,
Quand ils seront comme eux, ils espèreront mieux
La justice ne vient pas de ces cieux plus vieux.*

*Qui donc fera tomber ces tristes qui décident ?
Marre d'ouïr toujours les mêmes qui nous trucident
Qui donc fera tomber ces tristes qui décident ?*

*Petit, quand comprendras-tu qu'ils sont des
menteurs
Ceux à qui le pouvoir donne de la hauteur
De tribord, de bâbord, les nains sont des menteurs.
Tu glisseras sous le marbre tel leur sourire
Il y a justice après la mort, ce n'est pire
D'être un mec pauvre quand on s'apprête à mourir.*



Tide is turning...

Merci Roger.

**Le triste temps devra rebrousser son chemin
Quitter l'exponentiel incertain des demains
Pour retrouver, de nouveau, des valeurs certaines,
Un peu de déférence pour l'espèce humaine.**

**Depuis le temps des potences, des guillotines,
Le vent calmé chante le refrain des comptines.
Il soufflait continument vers la même fin,
Sans n'avoir jamais rencontré un seul destin.**

**Vers ce même endroit, il repousse impunément
Les condamnés au bagne de l'indécent
A Cayenne ou au fort boyard ou même ailleurs
Ou peut-être tout et trop près de nous d'ailleurs.**

**Dès ce matin, tu le sens, un souffle nouveau
Caresse la nuque de nos tristes minots
Pour leur assurer des lendemains équitables
Et une destinée surement moins minable.**

**Ce souffle éveille les consciences endormies
De tous ces soumis, ces esclaves des esprits.
Ils lèvent la tête et se dirigent enfin,
Vengeurs, vers tous ces véritables aigrefins.**

**Un vent réconforté souffle sur la plaine,
Il vient d'aussi loin que viennent nos sombres
peines,
Il bruisse dans les feuilles, réveille les destins
Pour réclamer des chaudes larmes au chagrin.**

**J'ai même cru voir le courant de la rivière
Remonter son tortueux cours au moins jusqu'à hier,
Pour y chercher sans doute quelques vérités
Egarées sur un lit de cailloux déchirés.**

Ferme tes yeux, et le mOnde...



devient celui que tu veux.



Le monde du dehors.

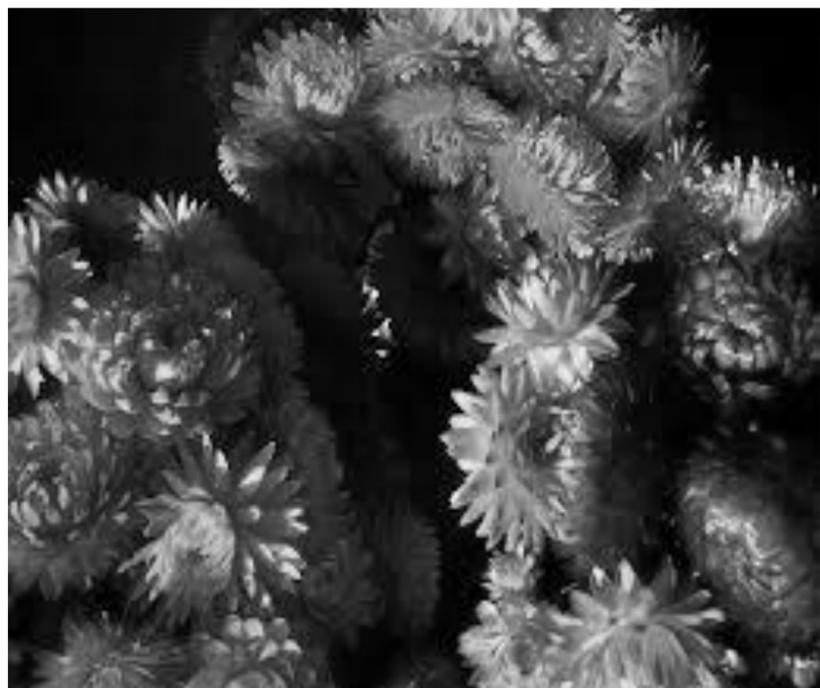
***Hé toi qui me fuïs entre tes sales doigts
Tel un vieux sable souillé qui trop vite boit,
Ne te retourne pas ! En l'humain tu n'as foi,
Le monde du dedans n'est pas fait pour toi.***

***C'est un monde discret de sucre et de douceur
Loin de ces brutalités et de vos rancœurs,
Où une sincère maman partie trop tôt
Peut consoler avec attention nos sanglots.***

***Là, nul besoin d'amis qu'un jour on trahira
Pour, orgueilleusement, montrer que l'on est là.
Nul besoin de le pommader pour qu'il soit là
Les proches viendront au chevet de la bonne foi.***

***Ici, le beau ne se voit pas, il n'est que d'âme
Le pauvre Picasso peindrait avec ses larmes,
Le monde se réduit à l'assemblée des dignes
Le demain s'écrira sur une seule ligne.***

***C'est un monde discret qui ne se perçoit pas
Il n'est pourtant virtuel ce petit monde-là.
Il ne se décrit pas, il se comprend en fait,
Il n'est pas du cœur, mais il est d'humanité.***



Conclusion :

S'il n'est possible de faire tourner notre terre dans l'autre sens, arrêtons donc pour autant de pédaler pour les autres, quand d'autres, avec délectation, nous regardent pédaler.

Il serait bon que l'intelligence de l'humain pense un peu aux demain de ses descendants et cela passe par le refus de cette société qui nous gouverne.

***Au cimetière des morts j'ai planté des immortelles pour que ma mère reste belle,
Dans celui des vivants, un couteau rouillé dedans,
pour qu'il pisse du sang.***

